

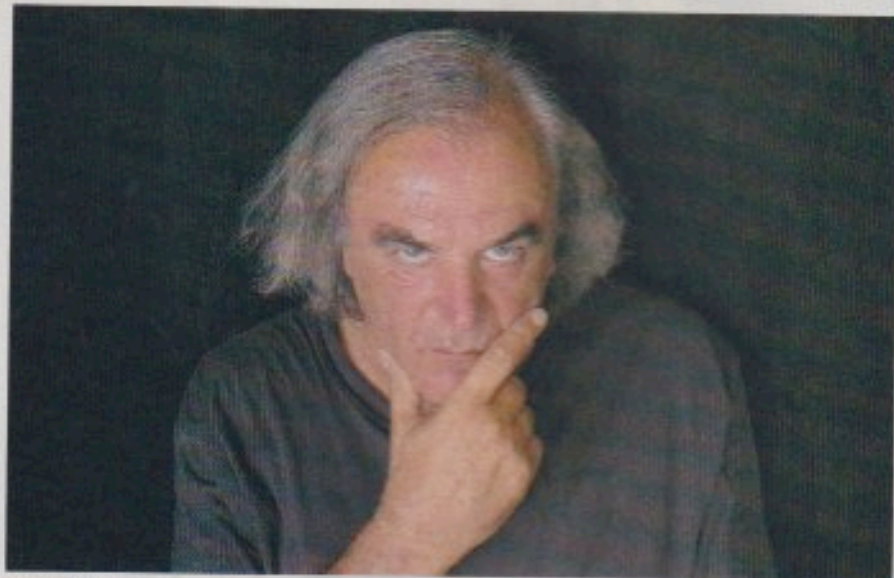
ROMAN

La première fois

De l'initiation érotique d'un adolescent à l'art de vivre en Angleterre en 1957, Alain Fleischer offre un tableau hyperréaliste. Réminiscences ?

PAR CLAUDE ARNAUD

Quelque chose impressionne, dans ce roman autobiographique d'Alain Fleischer : l'initiation érotique de ce jeune Français de 13 ans, dans l'Angleterre de l'été 1957, s'y double d'un inventaire exhaustif des signes de l'anglicité, à travers les rites, la langue et le mobilier d'une famille de la *middle class* d'alors. Un monde inédit s'offre à la conscience encore neuve du garçon, en même temps qu'une Antillaise, pensionnaire dans la même maison d'accueil, cède aux instances de son corps vierge – les deux pertes d'innocence imprimant chacune sa mémoire, aussi sensible qu'une pellicule de 3200 Iso.



Alain Fleischer

Les souvenirs d'Alain Fleischer ne semblent même plus appartenir au passé. Ils sont si frais, ou si nettement réinventés, qu'ils nous font devenir au présent ce tout jeune homme dont la perception, protégée par le voisinage d'une tante hongroise mais surexposée par l'exil, s'avère d'une acuité hyper-

réaliste. Les pieds de Mme Buss, son hôte, en deviennent immenses ; l'art de vivre anglais s'impose à lui comme une façon de découper l'éternité « en fines tranches », afin de mieux déguster le temps. Un demi-siècle avant la mondialisation, toute l'Angleterre était encore anglaise, semble-t-il : cette insularité tautologique confère son énergie à cette machine à remonter le temps.

C'est quand son double pubère est encore vierge que Fleischer est à son mieux : il rend à merveille ce système hiéroglyphique de signes qui voile le sexe. Bien plus que l'Angleterre, dont le langage lui est déjà familier, le « pays » féminin lui évoque ce continent noir, mystérieux et pétrifiant, dont parlait Freud. Quand la « chose » arrive, quand le corps de la belle Trinadienne surgit enfin, fantastique fruit défendu, un peu du mystère s'évapore ; l'enfant se montre si sûr de son pouvoir érotique, face à son aînée de sept ans, qu'on ne peut s'interdire de penser que l'adulte se souvient cette fois pour lui ; cadrant sa proie lascive dans l'objectif fatal de son viseur, le photographe qu'est aussi Fleischer semble prendre le relais ; le garçon se voit dévoré par l'adulte, qu'englobe lui-même le photographe, connu pour ses nus féminins qu'il projette sur des murs d'immeubles et photographie à leur tour.

Il est toujours délicat de dire d'un auteur qu'il vient d'écrire son meilleur livre, cela lui laisse moins d'avenir – or l'on dit que Fleischer, déjà l'auteur de six romans, dont « Les angles morts »,

Ai-je passé le temps d'aimer ?

BAOBAB, une émission



Stéphane Bailli et Jean Michel Ribes

Grand-Point

à 19h



de récits comme « La Femme qui avait deux bouches » et d'autant de nouvelles, garde de nombreux manuscrits dans ses tiroirs. « L'amant en culottes courtes » mériterait ce titre, pourtant. Cet inventaire proliférant de la préadolescence ferait presque penser à un Proust hétérosexuel, les notations les plus belles se trouvant aussi dans les marges de l'action ; qu'elles évoquent le vide qui menace intimement l'enfant ou l'alternance de réalité brutale et d'irréalité fondamentale qui est sa condition, elles marquent profondément ■

« L'amant en culottes courtes », d'Alain Fleischer (Seuil, « Fiction & Cie », 613 pages, 22 €).